

JULIETTE EINHORN

Exploratrice des régions secrètes de l'être, de leurs secousses, Ghislaine Dunant provoque par ses livres un «*éclaboussement émotionnel*». Son écriture vibratoire, toute de lumière et de silence, façonne, depuis *L'Impudeur* (Gallimard, 1989), son premier roman, des voyages sensitifs dans une chronologie et un espace tant intérieurs qu'extérieurs, qui sondent des territoires mouvants pour redéfinir la part irréductible de l'humain. Son identité vertigineuse et contradictoire. Son appartenance.

En un récit, un essai couronné par le prix Femina, *Charlotte Delbo. La vie retrouvée* (Grasset, 2016), et cinq romans, jusqu'à *Un amour infini*, paru en cette rentrée, elle lance sur les corps et les âmes une onde qui se répand comme dans un diffuseur. Qui capte interférences et intensités, «*mouvements inverses et réciproques*», afin d'entrer dans le temps et sa myriade de possibles. Arpentons avec elle, en quatre modulations de fréquence, cette œuvre tellurique.

Synesthésies

Radiante, l'écriture transperce jusqu'à passer sous la peau, promenade à l'intérieur des sensations. Au cœur de ce rendez-vous de pulsions, Ghislaine Dunant recourt à un art du détour et de l'analogie, un jeu de miroirs qui lui permet de déplacer le point de vue. Une transposition qui fait résonner une dimension de l'être à travers une autre : dans *L'Impudeur*, l'érotisme est une métaphore filée de la sculpture. Pétrir et pénétrer Sabine, qui l'irradie, permet au narrateur de la décomposer de l'intérieur, de fixer sous ses mains son «*agencement initial*» – lignes, formes, emboîtements, tensions – pour la faire renaître sous ses doigts.

«*Etat de passage entre une forme et une autre*», faire l'amour revient à modeler une sculpture toujours à faire, défaire et refaire, à faire passer le corps par toutes les matières ; à invoquer quelqu'un qui serait déjà là pour en faire un corps neuf. Passer par l'autre pour se frayer un passage jusqu'à soi.

Un amour infini libère dans les plis d'une géologie accidentée, celle du volcan Teide, à Tenerife (Canaries), le séisme d'un amour, en un courant souterrain qui relie la terre et la vie humaine. La géographie et l'astrophysique se font puits de métamorphose et d'attraction, magnétisme amoureux – pour Louise, Nathan transforme le temps et l'espace en contes. C'est la boîte, dans *Un effondrement* (Grasset, 2007), qui déchaîne ses chocs pour figurer la fêlure d'une narratrice en lambeaux.

Une médiation plus complexe encore est offerte par *La Lettre oubliée* (Gallimard, 1993) : le désir qui se déplace entre Paul, Inès et Electre est raconté par cette dernière à une autre femme pendant des nuits. La circulation de l'énergie sexuelle qui «*couve, nourrit, alimente, explose*» sert de figuration à la musique, «*avant tout une écriture*», que Paul compose : des points lumineux clignotent – «*c'est le son qui donne de la profondeur à la vue*».

Interrogée par «*Le Monde des livres*», Ghislaine Dunant, qui a travaillé sur Virginia Woolf, Henri Thomas, etc., parle quant à elle d'une «*semblance*» : «*Quand je lis, il me semble que j'écris aussi ce que je lis, je le passe au filtre de ma façon d'écrire.*»



Ghislaine Dunant, à Paris, en 2016. JEAN-FRANÇOIS PAGA/OPALE PHOTO

La sensibilité sismique de Ghislaine Dunant

Chacun des livres de cette écrivaine rare – six titres en près d'un demi-siècle – est une exploration des gouffres susceptibles de s'ouvrir à tout moment en chaque vie. Le volcanique «*Un amour infini*» en témoigne

Réverbération

Cette arithmétique alchimique donne une autre réalité à la réalité. En marchant sur la caldeira, Louise touche du doigt la violence qui a secoué le volcan, croit sentir sous ses pieds une éruption qui a eu lieu «*sur une échelle du temps immense*». Ces deux jours avec Nathan la réveillent, lui rendant sensible un dialogue entre époques, plantes et arbres qui inscrivent l'humain dans une continuité avec la Terre. Extraite d'elle-même, située dans une constellation plus large, Louise reçoit «*des forces qui ne sont pas les siennes*».

Nathan lui donne une réalité non pas à travers lui, mais en révélant un précipité d'elle-même. Il modifie «*la présence qu'elle sent en elle*», entrant «*de tout son espace intérieur dans celui de Louise*». En elle, il «*[se] prolonge*». En emmêlant son corps au sien, «*elle voudrait que ses qualités à lui deviennent siennes*». «*Ce roman est un tournant dans mon œuvre*, nous dit l'autrice. *C'est la première fois que ce thème me vient – l'amour. Une liberté sans euphorie, vers la construction de soi.*» Martine Saada, son éditrice depuis *Un effondrement*, y voit «*le plus visuel de ses livres*», dont elle salue «*la simplicité volontaire de l'écriture, une sobriété puissante*».

Au cœur de cette vaste architecture sensible, les êtres s'empoignent, se révèlent mutuellement, s'intervertissent en un ballottage, une interaction frémissante – un ordonnancement neuf. Dans *Un effondrement*, c'est en s'abreuvant à la présence des patients de la clinique, à la terre et à l'herbe nourricières que la narratrice sort de sa dépersonnalisation. Son corps reprend forme, pour «*faire exister les moments*», aidant la jeune femme à «*devenir le soir*» – le temps, les voix entrent en elle.

Réunification

Le désir, la parole, la rencontre confondent les espaces : les personnages ne savent plus si ce qui survient a lieu dans leur corps ou en dehors. L'écriture, ici, permet de mettre des mots sur des «*états sans langage*» – la mort, l'érotisme, le chaos intime. Par un phénomène de plasticité des frontières entre intérieur et extérieur, le voyage se transforme au cours de son déroulement. Les personnages vivent des expériences qui les aident à (re)devenir des personnes pleines, à traverser ce qui sépare de soi. C'est en sortant d'eux-mêmes qu'ils réintègrent leur corps et leur esprit : dans *Un effondrement*, la jeune femme se déplace dans le «*lieu introuvable*» de la clinique à la recherche d'elle-même, pour rassembler son être morcelé. Aux côtés des autres patients, elle se sent faire partie de la «*même chose qu'eux*».

Le socle de *La Lettre oubliée* est une conversation, histoire adressée par une femme à une autre : «*Toutes deux à crever le silence nocturne, c'est la distance qui sépare deux êtres que nous abolissons.*» Et c'est dans l'étranger, l'Italie natale de sa mère, qu'Electre retrouve le familier – le lien à ses origines, dont le Nathan d'*Un amour infini* a été privé lui aussi en s'exilant aux États-Unis, en 1941 : en Louise, il trouve une rémanence du Vieux Continent, de l'Europe de l'Est de sa mère juive.

Les livres de Ghislaine Dunant sont aussi des contrepoints à la mort : la rencontre de Louise et Nathan ravive en eux une mémoire longue, celle de l'histoire, leur donne accès, nous explique-t-elle, à la façon dont «*l'expérience vécue pendant la guerre les a l'un et l'autre façonnés*». Ils font affleurer les liens invisibles entre les êtres : les résonances inconscientes, ce qui en l'autre nous ramène à nous, donne accès à une version remaniée de soi, plus neuve et plus ancienne – Anna, dans *L'Impudeur*, porte en elle son jumeau, dont l'embryon était logé dans le sien.

Ouvrir

Une prosodie se déploie, qui secoue la syntaxe. Arborescentes, les phrases noueuses, fibreuses, suppriment des virgules ou ajoutent un point impromptu qui sépare les éléments, rendant possibles des rapprochements inédits. Le rythme ralentit, s'interrompt en un court-circuit, donnant à cette augmentation de l'être une lenteur gonflée de profondeur, telle la terre gorgée de pluie, peuplée d'attente, que foulent Nathan et Louise, pour qui «*le temps s'ouvre quand il parle*».

Ce bourgeonnement stylistique laisse l'émotion, le devenir, palpiter, se développer pour «*agrandir la taille des moments*» : aller à la buvette au fond du jardin, faire comme si on sortait de la clinique, pour «*jouer à la vie*» ; dire la jouissance qui, pour l'écrivaine, est une «*séparation d'avec soi*», mais aussi un fleuve qui permet de passer d'une rive à l'autre, à l'instar du travail sur les mots. «*Presque tous mes livres, nous dit l'autrice, commencent par une explosion. Détruire d'abord. Et trouver comment commencer, pour les personnages.*»

Elle salue chez Charlotte Delbo (1913-1985), résistante communiste déportée à Auschwitz puis à Ravensbrück, dans ses témoignages qui traversent la mort, l'art de «*river ses phrases*». Pour écrire «*ce qui n'était pas imaginable*», «*nous donner à entendre la catastrophe*», elle a «*fracassé la forme du récit, brisé le contenu de l'expérience*». Une façon de percer le texte pour y faire entrer les béances indicibles.

Les livres de Ghislaine Dunant sont, en somme, des fleuries, des métamorphoses, qui font mûrir l'humanité. ■

Feux intérieurs

EN PERMETTANT À LOUISE ET NATHAN de se rencontrer, en 1964, à Tenerife (Canaries), Ghislaine Dunant crée une cosmologie romanesque à nulle autre pareille. Un tremblement de terre qui fait de Nathan un «*habitant du cosmos*» et de Louise une «*femme-île*» – ils se croisent, et la face du monde s'en trouve changée. C'est par sa voix à lui qu'elle découvre cette île et sa géologie «*qui l'agrandit, se développe à l'intérieur d'elle-même*».

La découverte, par Nathan, d'une civilisation dont il ne connaissait pas l'existence, les Guanches, fait écho à celle, par Louise, d'une dimension qui avale l'échelle humaine dans l'éruption ancestrale du Teide. Ils se donnent rendez-vous il y a des milliers d'années, voyagent dans un temps très long pour retrouver leur préhistoire intime – la temporalité plus courte de la guerre : celle d'avant l'exil pour Nathan, qui a fui le nazisme ; le

moment pour Louise où, cachée dans une maison avec son bébé, elle est devenue elle-même, libre, seule, découvrant une altérité tremblante. Ce bout de soi qui n'est pas soi.

La guerre, sa catastrophe, est le point aveugle de l'amour qui naît entre eux, inversement proportionnel à sa brièveté (deux jours), dont l'île, «*puzzle difficile à reconstituer*», se fait le catalyseur incendiaire. Les «*sensations insoupçonnées*» que leur procure cette terre volcanique dans l'air qui vibre, travaillée par le feu sous son sol, les font plonger «*au fond du chaudron dont s'est échappé un énorme magma bouillonnant*».

Un roman-merveille, qui fait surgir le gouffre fécond de nos mondes intérieurs. La profondeur du temps. ■ JULIE

UN AMOUR INFINI, de Ghislaine Dunant, éd. Albin Michel, 176 p., 19,90 €, numérique 14 €.